

IANAŌ,  
LE PETIT INDIEN  
QUI NE CONNUT JAMAIS L'AMERIQUE

( VERSION COURTE)

JACQUES VENULETH

Ianao était un petit Indien d'Amérique. Pourtant, au moment où commence cette histoire, il ne le savait pas, car personne ne l'avait encore découverte.

Il faisait déjà nuit, et Ianao se promenait sur la plage avec son chien.

Ianao était fatigué, essoufflé, car il venait de courir, sauter comme un fou avec le chien tout au long de la plage. Ce qui ne l'empêchait pas de rire. D'ailleurs, il riait tout le temps. Il riait en montrant ses dents, très saines et très blanches.

Comme il était fatigué et sans cesser de rire, Ianao s'accorda un peu de repos et se laissa aller de tout son long sur le sable au bord de l'eau. Il caressa le chien, qui lui aussi s'était vautré dans le sable, et encore tout excité remuait la queue, mais sans aboyer. Ces chiens n'aboient jamais ; ils ne savent pas ; peut-être parce que personne n'a trouvé utile de leur apprendre un jour.

En même temps, Ianao regardait vers la mer, machinalement, sans penser à rien, sans rien chercher à voir, et c'est alors qu'il aperçut tout de même cette drôle de lueur. Très loin, presque à l'horizon, elle dansait au-dessus des flots. Intrigué, Ianao se redressa et regarda avec beaucoup plus d'attention. Il s'assit sur les talons, comme il le faisait chaque fois qu'il accomplissait des gestes aussi importants qu'allumer un feu, ou surveiller sous la cendre la cuisson d'une patate douce. En observant ainsi l'horizon, très vite, il vit une autre lueur, juste à côté, puis une autre encore, un peu plus loin. En tout, il y avait maintenant trois lumières, trois lumières qui dansaient au rythme léger des vagues, et semblaient s'approcher lentement de la plage.

Ianao n'était pas du genre à se laisser abuser par la première impression venue. Il se dit qu'il avait peut-être trop longtemps couru et la fatigue avait fait exploser dans sa tête des éclats de lumière qui n'existaient que là. Alors il ferma les yeux, se tourna sur le ventre, cacha son visage sous les bras. Quand il rouvrit les yeux et regarda à nouveau vers la mer, les trois lumières étaient toujours là. Elles étaient même encore un tout petit peu plus près.

Ce qu'il avait vu désormais avec certitude était trop important. Ianao ne pouvait pas le garder pour lui. Il partit aussitôt en courant vers le village, suivi du chien, qui n'avait rien compris, et pour s'amuser, essayait de lui mordiller les mollets.

Ianao se dirigea droit vers le groupe des anciens. Poliment, il s'excusa d'interrompre, puis commença son récit. Il n'avait pas fini que déjà un chef, car ils étaient plusieurs, se leva et donna le signal. Sans un cri, mais avec des gestes fébriles qui trahissaient la peur, les femmes se chargèrent des plus jeunes enfants et d'un peu de nourriture, et s'enfoncèrent dans la forêt touffue, vers l'intérieur de l'île. Les hommes s'armèrent de lances dérisoires, et surtout de courage, car ils en auraient bien besoin.

Ianao n'avait pas oublié de préciser que les lueurs se situaient largement au-dessus de l'eau, beaucoup plus haut qu'un quelconque canoë. Mais ce ne pouvait être qu'une ruse nouvelle de ces guerriers voisins qui régulièrement venaient les attaquer. L'heure était grave et c'était la première fois que Ianao avait le droit de rester avec ces hommes, qui n'aimaient pas la guerre, mais se défendaient comme ils le pouvaient. Ianao avait peur, mais il était fier. Pourtant il connut bientôt la première vraie honte de sa vie.

De retour sur la plage, il n'y avait plus la moindre lueur. Rien, de quelque côté qu'on se tourne, haut dans le ciel ou juste au ras de l'eau. Certes il y avait des étoiles; il y en avait même partout; mais elles étaient bien tranquilles et plutôt rassurantes.

- Alors ? demandèrent les hommes sur le pied de guerre, en regardant sévèrement Ianao.

Il était confus, dépassé, il ne savait plus quoi dire. Il essaya même un moment de prendre son chien à témoin. Puis il se tut et penaud, il baissa la tête. Il ne fut pas grondé et encore moins battu, car l'usage de la tribu ne le voulait pas. Mais certains se moquèrent de lui si cruellement que c'était presque pire.

- Ianao a vu une étoile se décrocher du ciel et tomber dans l'eau, et il est parti en courant!

Il n'essaya même pas de se défendre. Il laissa les guerriers l'abandonner seul sur la plage. Pas tout à fait seul, car le chien, même sans le croire, lui faisait toujours confiance et ne le quitta pas. Il s'assit contre un arbre, replia ses genoux sur sa poitrine, posa son menton dessus. Cette nuit, il ne dormirait pas. Il fouillerait l'horizon, et tôt ou tard, il ramènerait la preuve qu'il ne s'était pas trompé. Il dut attendre jusqu'au matin et ne revit pas le moindre feu. Mais quand elle vint, la preuve fut si merveilleuse que plus jamais personne n'osa se moquer de lui.

C'était au petit jour, et pour Ianao trop difficile à décrire, car jamais il n'avait vu quelque chose de pareil. Heureusement, il n'eut cette fois même pas besoin de courir vers le village, même pas besoin d'expliquer. D'autres étaient déjà sur la plage en même temps que lui, et ce fut comme si l'apparition merveilleuse était découverte en même temps par le village tout entier. Ce qu'il vit, ce qu'ils voyaient tous, était sur l'eau, flottait comme un canoë. Mais c'était immense, beaucoup plus haut que les plus grands des palmiers. Debout sur cette chose, il y avait des hommes, qui ne bougeaient pas... et la chose avançait pourtant, s'approchait du rivage. Pas « la » chose. « Les » choses. Car elles étaient trois, tout à fait semblables.

Le temps s'était arrêté. De la grande chose qui s'était approchée le plus près du rivage, Ianao et les siens virent descendre, au bout d'une corde, ce qui ressemblait cette fois à un vulgaire bateau. C'était plus large qu'un canoë, mais presque aussi plat. Pour avancer, les hommes plongèrent dans l'eau de larges pagaies et tirèrent dessus à deux mains.

Les hommes... C'étaient certainement des hommes, car ils avaient des jambes et des bras, mais des êtres pareils, Ianao n'en avait encore jamais vus, pas même entendu parler. Ce qui frappa immédiatement Ianao fut qu'ils étaient couverts de la tête aux pieds. On ne voyait pas un morceau de leur peau. Même leurs visages étaient masqués... Ianao plissa ses yeux en amande pour observer avec soin... Pas de doute, il ne se trompait pas : ils avaient des cheveux tout autour de la bouche et jusque sous les yeux! Dans sa petite poitrine, le coeur de Ianao battait trop fort. Il s'obligea à respirer plusieurs fois profondément pour se calmer. Il ne voulait pas que son coeur explose. Surtout maintenant. Maintenant qu'il n'avait pas encore tout vu.

Quand le bateau toucha le rivage, Ianao comprit que, parmi les nouveaux venus, certains étaient plus puissants que les autres. En effet, ceux qui tenaient les pagaies sautèrent dans l'eau et se trempèrent jusqu'à la taille pour essayer de tirer le bateau à sec. Comme ils n'y arrivaient pas tout à fait à cause d'un courant mauvais, ils durent charger sur leurs épaules les trois êtres qui arboraient les plus beaux ornements. Ils les déposèrent délicatement loin sur le sable vierge, à l'abri des vaguelettes les plus hardies.

Les êtres tenaient à pleines mains de lourdes lances surmontées de larges rubans de couleur. Les couleurs étaient vives et variées, mais moins belles que les plumes de perroquets. Ils plantèrent respectueusement ces trophées dans le sable. Le chef des chefs n'avait pas l'air méchant, mais il était clair qu'il n'était pas du genre à rire souvent. Quand il eut fini de parler, ils se mirent tous à genoux et chantèrent en chœur une chanson guerrière, puis ils baissèrent la tête et pendant un moment ne dirent plus rien. Ianao ne comprenait pas. Mais il ne pouvait pas comprendre, car il ne savait même pas que nous étions ce matin-là le 12 octobre 1492. Ianao et les siens comprirent si peu que bientôt, dès qu'ils eurent enfin le courage de se montrer, de s'approcher, ils offrirent aux êtres nouveaux tout ce qu'ils possédaient en signe de bienvenue.

Ianao resta longtemps sur ses gardes. Caché avec son chien derrière un plant d'ananas, il n'avait pas encore bougé, quand un de ceux qui tenaient les pagaies, conduisaient le bateau, vint tranquillement s'accroupir à quelques pas et siffla pour appeler l'animal. Le chien leva la tête et aussitôt, sans demander son avis à Ianao, il courut vers l'homme et se roula à ses pieds. Le matelot éclata de rire. Il riait comme Ianao, à pleines dents. Sauf que lui n'en avait que deux. Une en haut et l'autre en bas, même pas en face l'une de l'autre. Il était laid, très laid. Il avait des cheveux jusque sur ses pieds nus. Mais Ianao, qui aimait les gens qui savent rire et faisait confiance à son chien, s'approcha lui aussi du marin et accepta les cadeaux qu'il lui tendait : un bonnet rouge et des grelots. Bien sûr, il ne savait pas ce que c'était, mais il trouva ces objets très beaux.

Pour remercier, Ianao partit cueillir un fruit mûr et délicieux, sa gourmandise préférée, et l'offrit à son tour. Il fit comprendre qu'il aimerait bien toucher ces drôles de cheveux qui poussent partout sur le corps. L'homme accepta. Les cheveux étaient soyeux, mais dessous, la peau qu'on devinait à peine était creusée de vilains petits trous. Comme les cicatrices laissées après un combat par un millier de flèches minuscules. Ianao eut peur et ne toucha pas longtemps. Il toucha pourtant trop.

Dix jours plus tard, Ianao eut d'abord de la fièvre. Il ne riait plus et parlait tout le temps, mais pour ne rien dire. Sur son corps apparurent ensuite des marques semblables à celles de l'homme qu'il avait caressé. Sauf que les siennes étaient encore des blessures et laissaient s'échapper sa vie. Il mourut de la variole le 26 octobre 1492. Christophe Colomb était déjà reparti.

\*\*\*